N.° 5 6 Verte.

Monsieur,

ACADÉMIE ROYALE DE CHIRURGIE

ACADEMIE NATIONALE DE MEDECINE

Daignez agréer les vœux que nous formons monpere et moi pour votre conservation et l'accomplissement de tous vos desirs; ils sont inspirés par la reconnoissance et leplus vif attachement, et nous les addressons au ciel avec autant de confiance que d'ardeur persuadés qu'il ne peut manquer de proteger les ames vertueuses qui, comme la vôtre, ont sçu rendre leur existence utile et pretieuse.

Je voudrois bien avoir un autre fadot à vous présenter dans ce tems de joye et de satisfaction que ce vilain opium dont je vous ai déja tant de fois rebattu les oreilles. Mais c'est envain que l'évidence, le bon sens, l'humanité blessée par ses coups assommans, tout crie contre lui; il résiste à tout et il existe encore. Vous en serez sans doute bien surpris; qui auroit cru en effet que quatre mois et demi n'eussent pas suffi pour faire trouver la vérité dans une épreuve de cette nature? Encore cette verité perce-t-elle de toute part et semble-t-elle affecter de sauter sous toutes les formes aux yeux des moins clairvoyans. Des exostoses survenus au bout de quatre mois de traitement, des ulceres chancreux à la gorge, des excroissances fongueuses à la langue, des douleurs nocturnes, des pustules, des chancres aux parties, des cretes au fondement voilà, Monsieur, quelles ont été les productions miraculeuses de cet opium qui a encore des partisans outrés.

ARC 12 d. 70 n° 6

ACADÉMIE ROYALE

Peut-être vous surprendrai-je et aurez vous peine à me croire
lorsque je vous nommerai parmi ces aveugles enthousiastes M. —
Boucher. Je vous ai caché jusqu'ici son nom par égard pour sa
réputation, mais je me crois obligé de lever le voile aujourd'huy,
parcequ'il s'est vanté vis-à-vis de nous et en pleine assemblée
de tenir une Lettre de vous par laquelle il prouveroit quand on
voudroit que vous êtes plein de prévention et que vous êtes porté
pour le mercure au point de rejetter sans examen tout ce qui
n'en étoit pas. Il a de la partialité, a-t-il ajouté, et je
recuserois son jugement. Je ne vous dirai point ce que nous avons
cru devoir repondre à ce tissu de bourricardes. Vous jugez combien
peu on a du y faire d'attention et la conclusion a été ou que
B à la tête bien baissée ou qu'il a des sentimens bien
meprisables. Ce ne seroit rien s'il étoit seul de son parti, mais
nous avons le désagrément d'appercevoir que presque tout le monde
pense aussi de travers que lui. Comme nous avons la bonne foi
et la vérité pour nous, nous sommes forts; aussi nos nombreux
adversaires désespérant de nous vaincre par un combat légitime,
ont-il recours à la ruse. On nous dresse des pieges, on employe
mille moyens, pour mettre notre franchise en deffaut, tantôt on
tonne on éclate et on nous fait un crime de notre fermeté à
soutenir une opinion différente de celle de presque tout le monde,
tantôt on cherche à nous persuader par des paroles douces
et insinuantes de faire cesser les tracasseries que notre roideur
nous attire en mollissant un peu et en accordant quelque
chose à nos confreres. Ici c'est B qui feint un moment d'être
de notre avis pour qu'insensiblement une réciprocité de
complaisance nous amène au sien, là c'est un commissaire
qui croyant de nous faire tomber en contradiction nous fait
écrire chacun séparement notre avis. Je ne puis m'en deffendre
il faut que je joigne à ma Lettre la copie d'une conversation

que mon pere eut il y a deux jours avec le premier Secrétaire
de notre Intendance. Voici cequi y donna lieu; il y a environ
deux mois que l'opium allant déja fort mal et Merlin ne
sçachant pas où se retourner, s'avisa de rappeller des cures
prétendues merveilleuses dont il étoit soidisant l'opérateur avec ce
remede miraculeux. Il obtint de l'Intendant une convocation
d'assemblée générale. Nous n'avions jamais vu aucun de ces
malades, on nous les fit visiter en nous lisant une longue
histoire faite par Merlin des symptômes affreux que chacun
avoient éprouvé et dont l'opium disoit-on l'avoit débarassé.
Quelques uns de ces hommes nous parurent sains, un assez grand
nombre évidemment vérolés. on fit un procès verbal. Les anciens
symptômes y furent détaillés et au bout on mit parfaitement
guéri pour tout le monde. On voulut nous le faire signer, nous
nous y refusames; envain les commissaires s'y employerent ils en
mettant en usage des sollicitations pressantes et ensuite des reproches
assez injurieux, nous tinmes bon. L'Intendant fut surpris de
notre refus et de notre obstination. Enfin il y a deux jours que
son Secrétaire envoya chercher mon pere pour lui demander
raison de cette conduite. Soit qu'il fut convaincu que nous
n'avions point tort, soit qu'il voulut mettre à profit les motifs
de notre refus, il pria instamment mon pere de lui donner
sa façon de penser et la mienne par écrit et c'est cet écrit
que j'ai l'honneur de vous envoyer. Mais j'oublie le plus
beau de l'histoire; parmi les malades soumis à l'expérience il en
est un certain nombre qui moins fortement infectés que les autres
ont été nommés convalescens par Merlin; en conséquence on les
a placés dans une salle particuliere. Nous visitions ces prétendus
convalescens avec autant de soin que les autres et nous remarquions de tems
en tems qu'il leur venoit des symptomes qui méritoient attention
et que nous avions grand soin de faire marquer sur le Journal.
Lassés de voir naître de jour de nouvelles preuves contre l'opium

Merlin obtint des Commissaires que lavisite de ces hommes nous seroit interdite et sur le champ on convint que nous ne les verrions plus.

Ma plume se refuse à la fin à vous tracer de pareils évenemens et quoique la matière ne soit pas à beaucoup près epuisée, je m'arreterai ici, persuadé que je vous en ai trop dit pour vous peindre la mauvaise foi et l'aveuglement qui font depuis quatre mois notre supplice. Je vous demande le secret et en même tems la continuation de votre protection à laquelle je ne doute point que mon pere ne doive en partie la place de Chirurgien consultant des armees que notre bon et juste Monarque vient de lui accorder.

J'ai l'honneur d'etre avec un respectueux attachement,

Monsieur,

à Lille le 28 xbre 1785.

Votre très humble et très obéissant serviteur

J. Chastanet fils

ACADÉMIE ROYALE DE CHIRURGIE

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE